

Questions de méthode en psychiatrie anthropologique¹

Jean BERNABÉ
Université d'Ottawa

SUMMARY

In a first part, this article discusses the problem of the means of knowledge which are involved in the anthropological quest for "the different other". A distinction is made between the subject's "discourse" and his behavior. At a more abstract level, there appears to be a non-symbolised semantic order which presents itself as a set of formal rules characteristic of "discourse" and of behavior. These rules are verbalised in terms of a frame of reference. This latter is a temporal one.

The analysis of a psychiatric case comprises the second part and leads the reader to clear pictures of cultural "discourse" and behavior. The operations of which are non-cultural in comparison with their social context. Those operations are first "temporal", but evoke for "spatial" and "interactional" analogies as well. They connect in a conceptual manner phenomena which are difficult to combine in the logic of a natural language, e.g. affectional conflicts, geographical, political and social reforms, alcoholism and gluttony. This understanding at a more abstract level retraces, however, fundamental cultural experiences.

Lorsqu'un individu se manifeste, se détachent progressivement les détails de son comportement, ses représentations, ses projets,

¹ Ce texte fut présenté dans une version moins développée au "Séminaire Interdisciplinaire d'Analyse du Discours" rattaché au Laboratoire d'Anthropologie Sociale et Culturelle de l'Université Catholique de Louvain (12 janvier 1976). Les travaux de ce séminaire sont destinés à être publiés dans "Les Cahiers de l'Institut de Linguistique", U.C.L. Nous tenons à remercier les participants au séminaire, et particulièrement le Professeur Albert DOU-TRELOUX, pour leur discussion pénétrante et suggestive de notre contribution. Ce texte fut aussi présenté sous la forme d'une conférence à l'Hôpital Universitaire Brugmann, Institut de Psychiatrie (Bruxelles, 5 février 1976).

ses préoccupations... Dans un langage abstrait, nous disons qu'il produit des unités de signification. Elles se constituent à nos yeux par la découverte progressive de leurs relations réciproques. Elles n'existent que par et dans le rapport avec ce qui est distingué comme étant différent. Leur pouvoir d'établir une communication implique une valeur interindividuelle, tout au moins supposée par les acteurs. Cependant il arrive qu'au-delà d'une connaissance perceptive des symboles de communication, le sens voulu par l'auteur reste trop contradictoire, insaisissable, surprenant... Lorsque ce sentiment se généralise et se fait systématique, les communications insatisfaisantes ne sont plus "repêchables" par des ententes immédiates. Alors se pose la question des moyens de connaissance qui seront appliqués à cet objet et qui influenceront inévitablement sa constitution². Par rapport à cette question nous ne distinguons pas de différence entre le travail de l'anthropologue et celui du psychiatre. Tous deux sont chargés de reformuler dans leur langage propre une "logique" qui est différente de celle appartenant à leur système de comportement, et en particulier, de communication. Cette "logique" peut se présenter indifféremment sous la forme d'informations ethnographiques ou de phénomènes qualifiés de "névrotiques" ou "psychotiques"³.

Avant de présenter une méthode qui tente de répondre à cette tâche en exploitant les moyens d'expression de l'objet, nous aimeraisons définir la démarche de l'anthropologue par rapport à celle qui est qualifiée de "sociologique". Nous faisons appel à quelques présupposés philosophiques qui les différencient.

Prenons la question des déterminismes sociaux. On a cru que des enquêtes épidémiologiques pourraient offrir une base empirique suffisamment solide pour contribuer d'une façon significative à l'explication de désordres mentaux qui ne sont pas attribuables

² Pour une mise en situation de ce problème, voir: BERNABÉ, J. & PINXTEN, R. 1974: 279-280.

³ "La pratique constitutive de l'anthropologie est posée dès lors qu'une discipline ou une science quelconque pose la question de l'Autre et s'emploie à y répondre à partir de la pratique quotidienne — qu'on la nomme civilisation, culture ou autrement"; et sur la "pratique quotidienne": "Il n'y a pas ici effort de l'intelligence pour se dépasser elle-même à partir d'elle-même. L'effort, plus audacieux et modeste à la fois, est de s'ouvrir en cherchant et recevant l'interpellation de l'Autre lui-même dans sa manifestation la plus prosaïque" (DOUTRELOUX, A. 1975: 52).

à des causes physiologiques ou biologiques. L'opération consiste à rechercher des facteurs qui influencent une distribution donnée de faits pathologiques dans l'espace et dans le temps d'une population (Lin, Tsung-yi & Stanley, C.C. 1962: 10). D'après cette méthode, la reconnaissance du caractère déterminant de certaines variables sociales dépend des différences constatées dans les fréquences des désordres. Fixer ces dernières n'est cependant pas chose facile⁴. Mais la démarche qui consiste à "reconnaître" dans des cultures différentes (souvent des cultures traditionnelles) des phénomènes canalisables dans des concepts psychiatriques qui nous appartiennent, peut présenter un intérêt anthropologique majeur. D'abord, par la similitude des symptômes, malgré un relativisme culturel prédominant. En second lieu, par la façon dont ces symptômes sont reconnus par le groupe et sont investis d'un sens contextuel spécifique. La question qui vient à l'esprit est celle de la dynamique de l'unité de manifestation, et cela au sein de systèmes conceptuels et émotionnels différents.

Le sociologue se dirige essentiellement dans le sens de la recherche d'éléments qui participent à une causalité complexe et qui peuvent être qualifiés de stimuli sociaux pour des comportements donnés. Comme la philosophie behavioriste, il s'agit d'une pensée en deux temps. Et ajoutons: en deux espaces. Car le déterminisme social implique la distinction entre individu et groupe. Cette double dissociation est exactement ce que l'anthropologue évite, non pas par esprit de contradiction, mais parce qu'il part d'un type différent d'interrogation. C'est l'homme à travers ses fonctions organisatrices qui forme l'objet du discours anthropologique, non pas "l'individu" qui agit ou qui réagit par rapport à ce que la "société" lui propose. L'homme étant producteur et réproducteur de symboles qu'il organise, la pratique des sciences du comportement devient en premier lieu la recherche d'une certaine "raison", où le passé et le futur sont ce qu'ils semblent être dans le présent, et où l'individu s'affirme en produisant des structures de

⁴ Une critique souvent formulée à l'égard des enquêtes quantitatives cherchant à établir des corrélations, revient à mettre la consistance du variable psychiatrique en doute. En effet, un consensus quant aux définitions nosographiques n'existe certainement pas, ni des systèmes de classification, ni des stratégies des enquêtes. Si on veut faire des comparaisons interculturelles, on ne dispose souvent que de données incomparables de par les caractéristiques des méthodes utilisées.

comportement, que celles-ci servent une intention de communiquer ou non.

Mais à travers nos sources de connaissance que sont le discours oral et gestuel se dessinent des structures implicites, durables et de nature interindividuelle, qui constituent un "comment" imperceptible au premier abord, mais que nous cherchons à conceptualiser. Nous verrons que dans cette optique, l'individu se trouve comme à la surface sensible d'une pensée, qu'il vivra probablement, mais qu'il n'est apparemment pas tenté de capter par la parole.

L'ANTHROPOLOGIE COGNITIVE COMME BASE D'UNE PSYCHIATRIE ANTHROPOLOGIQUE

Nous distinguons analytiquement trois types de langages: ils se présentent comme deux formes d'engagement et d'un ordre sémantique non-symbolisé. Ce dernier "langage" sera défini sur la base des deux premiers. En quelques mots, il s'agit d'analyser une vision du monde explicite et implicite, c'est-à-dire les modèles d'action, de communication et d'interaction auxquels participe un individu.

A. *Le Discours*

Il consiste en la conceptualisation verbalisée par l'individu d'une façon d'être dans le monde. Ce discours produit des segmentations et des sélections de concepts qui peuvent être l'objet de méthodes telles que les utilisent les ethno-sémanticiens et les psycholinguistes. Toute sémantique, même lorsqu'elle est qualifiable de strictement individuelle, implique des unités qui se définissent par leurs différences réciproques et par leurs inclusions spécifiques. Le discours se présente comme une conscience qui se dit et qui par ce fait, s'affirme comme une individualité fonctionnelle.

B. *La Pratique*

Tout comme le discours, l'action est un moyen de créer et de communiquer des symboles et des grammaires. Lorsqu'ils concernent les mêmes domaines d'attitude et d'interaction, l'on peut prédire dans la plupart des cas que ces deux formes d'engagement

marqueront des différences. Cette confrontation doit permettre d'établir des relations significatives avec des phénomènes qui sont restés non-exprimés; c'est-à-dire, des significations implicites qui sont repérables à partir de la différence observée.

Le langage verbal devient une "pratique" d'autant plus significative lorsqu'il présente des transformations personnelles de systèmes symboliques donnés: par exemple, la "désarticulation" des temps verbaux dans le langage de certains psychotiques⁵.

C. *Les Sens Non-Symbolisés*

Ce troisième niveau de signification consiste en des sens implicites aux discours et à la pratique. Ils ne complètent pas les relations observées par des développements empiriques; ils indiquent au contraire une pensée vécue, mais qui n'est traduisible que dans les termes d'un langage scientifique. Il ne s'agit pas ici de dégager un "inconscient" qui posséderait un statut indépendant et abstrait et qui serait "reconnu" sous une forme personnalisée. Si les faits indiquent des sens non-symbolisés, c'est parce que nous leur aurons appliqué un cadre de référence de type logique.

Lorsque nous parlons de sens non-symbolisés, nous avons à l'idée des sens avec lesquels les intéressés opèrent, mais qu'ils n'expriment pas sous des formes individualisables. Pour illustrer ce phénomène, il suffit d'un exemple déjà utilisé dans notre article sur le temps: alors que pour l'Africain, la conception d'un futur éloigné (sauf mythique) n'existe pas, pour l'Occidental, l'absence d'une perspective future accompagne et produit souvent un déséquilibre mental grave⁶. D'autre part, il apparaît dans l'anthropologie de la connaissance que le concept "temps" est culturellement très variable. Pourquoi le temps, malgré cette relativité, indique-t-il une charge existentielle déterminante? Pour répondre à cette question il nous faut disposer des moyens pour dégager la philosophie du temps propre à une vision du monde particulière.

⁵ Notre tâche est de repérer la logique interne de cette "désarticulation", ainsi que de la dissociation par rapport à un langage "culturel". Plutôt que de les considérer comme un chaos, ou une chaotisation, c'est la recherche d'une "raison vécue" qui nous anime.

⁶ Une image plus nuancée du temps africain se retrouve chez MBITI, J.S. 1969: *The Concept of Time*. Pour la temporalité psychiatrique, voir par ex. BINSWANGER, L. 1958 (1944-1945); HANNIBAL, O. 1955 etc.

Le discours et la pratique n'épuisent certainement pas toutes les ressources ni toutes les exigences mentales. Cependant, au niveau de la pensée implicite, nous ne disposons d'aucun langage qui appartienne à notre objet. Il nous faut donc nécessairement utiliser un langage scientifique, et celui-ci est par définition indépendant de l'individu analysé. Le statut empirique d'un tel langage peut certainement être l'objet de discussions. Bien que son utilisation soit de toute évidence un artifice, il constitue pourtant le seul moyen de déterminer d'une certaine façon pourquoi l'Africain se sent bien avec une philosophie qui met l'homme occidental mal à l'aise.

Plusieurs langages scientifiques peuvent être développés au bénéfice de la richesse analytique des recherches en psychiatrie et en anthropologie: par rapport au temps, à l'espace, au monde des objets, à l'individualité physique et spirituelle, aux relations avec les autres⁷. Nous avons choisi le "temps", parce que nous cherchons surtout à comprendre l'immédiateté d'une dynamique. La recherche de structures concerne trop souvent, on l'a dit, des formes qui deviennent des objets différents dans la mesure où ces formes sont changeantes. Le temps est structuré, il est parfois symbolisé, mais surtout, il constitue une pensée non-symbolisée, c'est-à-dire, un "présent en perspective" qui n'est définissable qu'à l'aide d'un cadre de référence.

Celui-ci consiste en un certain nombre d'opérations dont des combinaisons différentes indiquent des philosophies du temps différentes. Il n'impose donc pas de combinaisons spécifiques qui formeraient un cadre formel. Seuls deux relations primitives constituent des données universelles: a/ la distinction entre ce qui est considéré comme existant et non-existant; b/ la relation avant-après.

La philosophie du temps propre à une vision du monde se distingue à travers les faits observés, par la reconnaissance des caractéristiques temporelles de la combinaison dans laquelle ils sont

⁷ Ces éléments furent combinés d'une façon particulièrement impressionnante par L. BINSWANGER dans son analyse du cas "Ellen West" (*op. cit.*). Cependant, pour produire une compréhension de ce cas, nous avons l'impression que l'auteur fait usage de concepts appartenant à des philosophies existentielles qu'il accepte comme étant *a priori* significatifs. Voir aussi: HALLOWELL, A.I. 1955; SCHUTZ, A. 1962: 230-231 (cognitive style).

impliqués. Cela signifie que ce cadre de référence peut être appliqué à tout ordre de faits, sans que la richesse ou l'originalité de l'objet en soit pour autant réduite⁸. Étant donné que le temps non-symbolisé ne devient significatif à nos yeux qu'à travers une certaine combinaison d'unités de signification, son "signifiant" ne peut être que le "discours" et/ou la "pratique", et seulement sous la forme de caractéristiques qui seront verbalisées dans les termes d'un cadre logique de référence.

En résumé, l'interrogation anthropologique devient une façon de laisser se révéler une vision du monde par celui qui la conçoit et qui la vit. Seul, lorsque des sens restent inaccessibles à la symbolisation, bien qu'étant opérationnels, nous devons faire appel à un langage logique qui est en soi impersonnel, mais qui se concrétise et s'articule dans les termes d'une pensée particulière.

LE CAS DE JEAN-PIERRE⁹

Voici un homme de 35 ans, célibataire. Malgré sa situation de fonctionnaire modeste, il est cultivé dans la tradition des grandes familles nobles. La maison comptait 6 enfants, dont un est mort dans un asile psychiatrique.

Le pouvoir domestique repose dans les mains de la mère; le père étant à ce point de vue, effacé. Il fit une brillante carrière administrative et continue au sein de la famille d'être reconnu comme un exemple moral de grande valeur. Les descendants féminins directs de la mère, surtout la grand-mère, montrèrent de rares qualités intellectuelles et artistiques, et pas mal de bizarries vaguement qualifiées de "folie". Ce qui caractérise la mère et la grand-mère de Jean-Pierre, c'est une exceptionnelle persistance accompagnée d'une insistance dans leurs vues. Ne pas s'imposer par les arguments dans les relations personnelles implique la perte du "pouvoir vivre". La mère n'a jamais exercé de profession, ni vraiment rempli le rôle de ménagère. Elle possède par contre une intelligence et une habileté rhétorique remarquables ainsi qu'une activité débordante dans ce domaine qui s'applique à toute relation sociale.

⁸ Ce cadre de référence constitue l'objet de notre article: "Temps et Conception du Monde".

⁹ Le nom est fictif.

Pendant la guerre, et en l'absence de sa mère, Jean-Pierre avait une nurse. Lorsque celle-ci a dû se séparer de l'enfant alors qu'il avait trois ans, il a vécu onze jours sans dormir, assis dans son lit et regardant devant lui. Après avoir retrouvé sa nurse, il a refusé pendant un temps de la reconnaître. Plus tard, étant donné ses talents pour la musique et le dessin, la mère l'a beaucoup encouragé dans ce sens. Le père nous dit: "elle voyait en lui l'incarnation de tout ce qu'elle avait désiré être. L'enfant était adulé à cause de ses talents. Il y avait entre le fils et la mère une intimité particulière". La mère qualifie son fils à cette époque d'anormalement "équilibré" et "d'insouciant". Il semblait si sécurisé par elle, qu'en sa présence il lisait un livre d'aventure dans l'antichambre d'une salle d'examen de musique, en attendant que son tour vienne.

À la fin de ses études secondaires il semblait ne plus pouvoir accepter la tutelle de sa mère. Ce refus s'exprimait surtout, malgré et à cause de l'insistance de celle-ci, par l'abandon de la musique. Il affirmait continuellement "je veux me réaliser". La mère fut profondément blessée par la décision de son fils. Alors, elle a choisi pour lui la carrière d'architecte. Il a refusé, tout comme il a rejeté la foi chrétienne, ce pilier moral de la famille. C'est alors un moment que la mère décrit par: "il a perdu confiance en moi". Cette expression est stéréotypée et elle rappelle chaque fois l'importance majeure accordée à cet événement dans l'histoire de la famille vue par la mère. C'est alors que le fils commence des études de philosophie, interrompues après un an par un échec et par l'exigence de la mère qu'il quitte la maison pour l'étranger. Après quatre ans et plusieurs prétendus échecs amoureux et universitaires, il rentre en Belgique dans la maison familiale. Les conflits entre le fils et la mère se développent alors continuellement, comme s'ils étaient menés par une nécessité intrinsèque à leur relation. La mère l'installe donc dans une chambre en ville. À ce moment, il connaît une jeune fille à qui il demande de l'épouser après une deuxième rencontre. Devant ses hésitations, il se fait agressif, et elle choisit un autre compagnon avec lequel elle se marie rapidement. Tout comme lors d'une déception précédente, il harcèle la fille de centaines de lettres, lui exprimant son mépris, lui demandant de rompre avec son mari, tout en la rejetant comme indigne.

L'essentiel de ses commentaires concernant ses affaires amoureuses se résume par cette phrase: "le refus d'affection est quelque chose de terrible".

Une nouvelle "affaire" permet de distinguer trois champs de communication qui reflètent la stratégie du message indirect qu'utilise Jean-Pierre dans le conflit d'identité qui oppose la mère et le fils:

a) Il se fait de plus en plus insistant auprès d'une jeune fille qui ne désire pas le voir; tout cela en usant abondamment de lettres et du téléphone. Il communique intensément avec la mère de la fille, dans le même but.

b) Après les insistances, les lettres deviennent insultantes. C'est alors qu'après avoir envoyé une lettre, il communique avec son père pour lui dire ce qu'il a fait. Ayant ses antécédents à l'appui, il s'affirme comme irrésistiblement poussé, mais en ayant l'air de s'excuser de son déséquilibre.

c) Il communique ainsi avec sa mère sous la forme de la prolongation d'une lutte pour la vie, qui pour l'une signifie sa "vérité" ("il a fait le mauvais choix") et pour l'autre son "indépendance". La mère réplique en lui écrivant et en communiquant avec leurs amis communs. Son interprétation se reflète dans cette phrase: "c'est le diable qui se manifeste à travers lui, car n'ayant pas cru au mal, Dieu a voulu me prouver son existence". Le fils prétend qu'il ne trouve pas d'équilibre à cause de sa mère qui l'accapare, et qu'il ne peut donc pas établir une relation sentimentale. Ses lettres à ses "fiancées" s'intègrent de cette façon particulière dans l'interminable correspondance qui constitue la modalité générale d'après laquelle le conflit entre la mère et le fils se verbalise.

Face à ses amis, Jean-Pierre produit un discours conformiste. Mais il donne l'impression de reproduire des connaissances, surtout géographiques et historiques, à vide, sautant d'un sujet à l'autre, hésitant continuellement, se débattant avec les mots, comme s'il fonctionnait à deux niveaux dissociés qui interfèrent. Lorsqu'il communique son comportement à ses amis, il en parle rarement d'une façon directe, mais en termes d'hypothèses. Si on lui demande s'il parle de lui, il refuse de reconnaître encore le sujet de la discussion. Il fait l'apologie du développement harmonieux

d'une personnalité, cite Kant comme l'exemple d'un homme qui a brillé dans la philosophie, mais dont l'activité unilatérale lui semble trop limitative. Cette considération contraste avec le reproche qui lui est fait de reproduire toujours le même comportement "malade". Enfin, le fait qu'il refuse toute forme d'intervention psychiatrique et qu'il produise des comportements punitifs envers une amie qui l'a subtilement décrit à ses propres yeux en utilisant un discours philosophique, indique une dissociation voulue entre ce qu'il considère être sa vie publique, qui se situe uniquement sur un plan conventionnel, et ce qui submerge cette "culture" comme un flot répété, c'est-à-dire, le vécu, appelé sa "vie intime". La première s'adresse à ses collègues, à ses amis et aussi à ses parents, mais avec une intensité dégressive qui définit un degré d'intimité. La communication du vécu se fait d'après une échelle inverse. Le collègue ne connaît jamais ses tensions, et les "fiancées", après peu de temps, ne connaissent qu'elles.

Le rythme vital du personnage se caractérise essentiellement par un mouvement pendulaire entre deux pôles. Dans ses relations sentimentales ils se concrétisent comme suit:

a) L'identification de son espace vital à celui d'une femme qui l'aimerait. Cette relation n'est cependant ni préparée ni développée; elle est brusquement introduite par lui-même. La précipitation avec laquelle il tente de créer une relation affective en indique le caractère absolu et discontinu, puisqu'elle ne s'établit pas par un échange progressif de communications. À la suite d'une frustration de son désir, il reproduit face à ses "fiancées" le comportement qu'il a dans les conflits avec sa mère: le détachement agressif par correspondance. Il communique son retrait face à celle qui "lui refuse l'affection" par un déferlement de lettres d'indignation qui dure des mois et qui ne peut être arrêté que par des interventions extérieures. La correspondance se prolonge alors à l'adresse de sa mère.

b) C'est déjà l'affirmation du deuxième pôle: l'individualisation et l'indépendance affirmée par rapport à l'autre. L'absence générale d'un rapport de dépendance entre les êtres constitue même le sujet d'un essai de philosophie sociale, où Jean-Pierre généralise à toute organisation de groupe la nécessité de l'indépendance et de la reconnaissance de la personnalité individuelle. Dans cette tentative politique, le vécu se culturalise en se faisant discours.

Voici les principales relations avec les autres qui sont caractérisées par l'affirmation répétée et exclusive du besoin d'intimité ou de détachement:

FUSION	DÉTACHEMENT
a ^o relation avec la nurse	a ^{oo} refus de reconnaître la nurse
b ^o relation avec la mère	b ^{oo} il veut "se réaliser"
c ^o recherche d'une relation sentimentale	c ^{oo} mépris envers la fille et condamnation de son retrait

Mais limitons-nous à l'histoire présente. En dehors de ces deux pôles et du mouvement pendulaire qui les organise, il n'y a pas de tension vitale. Lors des accalmies ou des absences de tension relationnelle, Jean-Pierre se désintègre dans une série de moments discontinus qui ne valent que pour eux-mêmes. Dans ces moments de calme, sa seule activité en dehors de son travail routinier consiste à visiter des restaurants et des "cafés" et d'ingurgiter des liquides, notamment de l'alcool et de la nourriture. Il s'agit d'un besoin irrésistible. À part les mouvements qui consistent à se différencier et à fusionner, il brise toute forme de continuité dans une existence qui ne trouve sa détermination que dans une répétition. Incapable de vivre des situations dont l'une est conçue comme un moyen pour atteindre l'autre, il se décompose en une multitude de présents isolés et immédiats, et où la reconnaissance physique du monde et de soi permet d'atteindre une plénitude qu'il lui faut cependant continuellement réalimenter. Être, devient être maintenant. Le passé n'est pas en fonction d'un présent, tout comme le futur ne l'est pas. L'identité de la satisfaction se caractérise par une permanence saccadée d'une action qui consiste à "remplir".

Les actes d'ingurgitation se réalisent rarement dans la solitude, mais presque toujours dans un lieu public. Le fait de se plonger dans une communauté qui ne sollicite aucune communication, ainsi que la consommation de nourriture et de liquide, permettent de s'immobiliser et de confirmer la neutralité de l'espace humain.

En résumé, les structures temporelles que l'on peut dégager du comportement dominant de Jean-Pierre répondent aux deux types de connexions les plus simples¹⁰ repris dans notre cadre de référence (voir notre article, 1974:343):

- a) la connexion par identité sous la forme d'un enchaînement d'un couple d'attitudes contrastées. Ceci pour les relations féminines;
- b) la connexion par identité de situations ayant une valeur émotionnelle comparable. Cette dernière forme d'enchaînement implique la répétition. Car l'ingurgitation se fait en un temps relativement court et se poursuit immédiatement dans un autre établissement. La discontinuité temporelle est accentuée par la discontinuité spatiale qui annule toute esquisse d'attachement à un lieu.

La répétition d'éléments identiques et absous se retrouve d'ailleurs sur le plan d'une conceptualisation explicite. Ainsi, en dehors des moments de tension, Jean-Pierre restructure le monde habité sur les cartes d'un atlas en y dessinant des hexagones de dimensions plus ou moins égales et qui se touchent. Ceux-ci possèdent tous une capitale au centre. Une interprétation familiale¹¹ paraît très significative. Jean-Pierre affirme que chaque hexagone se compose de 6 triangles équilatéraux. Étant donné que la famille se compose de six enfants, et que le centre du pouvoir est incarné par la mère, il est possible de considérer cette réorganisation spatiale du monde comme une prolifération et une généralisation de la situation familiale. Le père se trouverait chaque fois à la base d'un triangle en compagnie d'un enfant, et tous deux face à la mère. Puisque les côtés des triangles sont identiques, ils exprimeraient une uniformisation des relations familiales au bénéfice du pôle central qui devient ainsi largement dominant.

Il s'agit là d'une cosmogonie. Et le modèle géométrique d'après lequel elle se forme est confirmé par l'essai de philosophie sociale

¹⁰ La simplicité et la primitivité des structures temporelles observées dans ce cas semblent confirmer l'hypothèse de R. PINXTEN selon laquelle "The schizophrenic tries to reconstruct the complex, highly differentiated, multi-meaningful adult world by means of an apparatus that was originally appropriate for the much simpler, less populated world of the child" (PINXTEN, R. 1974: 3).

¹¹ Nous remercions le Professeur M. BELUFFI de Milan de nous avoir suggéré cette interprétation.

qui propose l'instauration de rapports réversibles et égalitaires sur les plans économiques, sociaux, juridiques, familiaux etc. Jean-Pierre y accentue l'égalité des droits ainsi qu'une fluidité absolue dans les mouvements à l'intérieur des structures sociales, les simplifiant et les dévitalisant ainsi à l'image de son hexagone. Quant au "centre", il ne pourrait être que l'auteur de l'essai. Il créerait le monde sous une forme neutre, lui permettant d'exister en se généralisant. Ce monde serait comme une "brasserie".

S'il est vrai que ces éléments géométriques constituent des symboles de ce que nous avons appelé une pensée non-symbolisée, cela n'implique pas une infirmation de ce statut, car la discontinuité est un concept ajouté à partir d'un cadre de référence général. Celui-ci peut être "temporel", "spatial" ou autre. Il est évident que nous "reconnaissons" plus facilement ce qui est concrétisé matériellement. Plus "claires" que les structures temporelles toujours très éthériques, sont les structures spatiales, et surtout les attitudes corporelles. Lors des moments de tension émotionnelle dans le cadre d'une relation féminine, les paupières sont très écartées, alors que le corps tout entier ainsi que la démarche et le visage expriment une forte tension donnant un comportement continu. Dans les périodes de calme, nous remarquons une rigidité dans la démarche qui est saccadée et une absence passive dans l'expression du visage, qui s'anime et se tend lorsqu'il boit du liquide. Alors, les yeux s'ouvrent très grand, la tête est rejetée vers l'arrière et elle reproduit le rythme spontané de l'enfant allaité.

Face à face se trouvent un système d'éléments "culturels"¹² qui se reproduit comme une "roue libre" et un "vécu" qui semble exclusivement individuel, dans ce sens que l'on ne peut pas y participer. Les signes qui jaillissent de ce niveau de la personnalité ne sont pas reconnaissables par les autres. Il est donc qualifié de "malade" par excès d'individualité. Dans le cas Jean-Pierre, individu et société se différencient et se constituent comme des entités qui s'excluent mutuellement par la non-communication de leurs

¹² Dans une acceptation générale, nous entendons par "élément culturel", chaque forme (symbole linguistique, comportement, objet ...) dont un sens est partagé ou partageable sur le plan interindividuel. La qualité culturelle peut donc dépendre de l'attention que l'on porte à une forme. Ainsi, la folie se culturalise en tant que comportement non-conventionnel à travers le langage psychiatrique.

logiques. Le langage verbal est repris par l'individu, tout comme l'intégration dans le fonctionnement du monde matériel et social, mais ces symboles conventionnels signifient soit une imitation inconsistante, soit un monde incommunicable. C'est dans la découverte de cette logique isolée que se situe la signification des sens non-symbolisés. C'est ainsi que les structures temporelles offrent le moyen de relier conceptuellement les conflits affectifs, l'éty-lisme, la gourmandise et la réorganisation sociale.

Enfin, il nous faut considérer ce non-conformisme comme une fonction de l'ambivalence à l'intérieur des relations interindividuelles. Étant donné l'exigence d'individualité d'une part, et l'absence d'échange d'autre part, celles-ci signifient l'affirmation de soi sous la forme d'un dédoublement dans un "autre" identique. C'est en fait une analogie de la mort pour l'interlocuteur qui s'y trouve annulé. Quant au sujet, il lui faut continuellement conquérir son existence à travers l'autre soi-même. Nous voici également devant le modèle rhétorique et relationnel de la mère, et ce que G. Bateson appelle une situation de "double contrainte" (Bateson, G., e.a. 1956).

La double contrainte se définit dans ce cas par:

- a/ une injonction négative: "si tu n'es pas toi-même, tu n'es pas respectable";
- b/ une injonction contradictoire de nature plus générale: "ma façon d'être est la seule valable";
- c/ une pression continue d'ordre rhétorique (la mère) ou épistolaire (la mère et le fils) qui empêche d'échapper à l'actualité de cette contradiction.

L'hostilité sous la forme des exigences de conformisme du domaine culturel et sa présence fonctionnelle, accentuent la dissociation du vécu et intensifient l'angoisse qui l'accompagne. Répondre à cette angoisse, signifie formaliser les informations culturelles en les simplifiant. Les modalités de cette réduction ne sont pas des créations intellectuelles faites à partir de données de cette "culture", mais des généralisations symboliques de la situation familiale. Le monde et sa dynamique interactionnelle sont donc redéfinis, et cette "mise en forme" semble apaisante. En effet, Jean-Pierre ne

défend sa révolution que dans la mesure où on la contredit. Quant à sa réalisation, elle se fera "peut-être dans 200 ans".

L'expression la plus marquante de cet univers dissocié est la régression de l'espace et du temps vécus par rapport aux informations disponibles. À part ce que nous avons dit à ce sujet, il y a un fort contraste entre deux faits dont le premier est une connaissance et un intérêt exceptionnels pour la géographie et l'histoire objectives. Celles-ci se caractérisent par leur continuité, leur complexité et leur universalité. D'autre part, nous constatons chez Jean-Pierre une intense fragmentation temporelle et spatiale et une désorientation dans des villes qui sont étrangères à son univers quotidien. Une crise grave se produisit lorsqu'il se rendit accompagné dans une ville italienne en croyant qu'il pourrait y être interné. Hagard et mécanique, il se déplaçait dans un vide qui l'enfermait. À ce moment la confusion spatio-temporelle et le besoin de boire du liquide envahissaient chaque instant.

RÉFÉRENCES

- BATESON, G., JACKSON, D.D. HALEY, J., WEAKLAND, J.
 1956 "Toward a Theory of Schizophrenia". *Behavioral Science*, 1956: 251-264.
- BERNABÉ, Jean
 1974 "Temps et Conception du Monde. Recherche de Principes D'éducatifs pour leur Approche en Anthropologie Cognitive", *Diversification within Cognitive Anthropology*, Bernabé, J. & Pinxten, R. (eds.), Communication & Cognition, Vol. 7, 3-4: 335-350.
- BERNABÉ, Jean et PINXTEN, Rik (eds.)
 1974 *Diversification within Cognitive Anthropology*, Communication & Cognition, Vol. 7, 3-4: 279-465. Seconde édition: *Ibidem*, C & C Monographs, nr 7, Lisse: Swets & Zeitlinger.
- BINNSWANGER, Ludwig
 1958 "The Case Ellen West", *Existence. A New Dimension in Psychiatry and Psychology*, édité par May, R., Angel, E., Ellenberger, H.F., New York: Basic Books, Inc.: 237-364. Titre original: "Der Fall Ellen West", *Schweizer Archiv für Neurologie und Psychiatrie*, 1944, Vol. 53: 255-277; Vol. 54: 69-117, 330-360; 1945, Vol. 55: 16-40.

DOUTRELOUX, Albert

1975 "Un Sens pour une Anthropologie", *Recherches Sociologiques*, nr. 1, mars 1975: 50-61.

HALLOWELL, A. Irving

1955 *Culture and Experience*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

HANNIBAL, Otto

1955 "Das Zeiterleben in der Schizophrenie", *Studium Generale*, Heft 10, Nov. 1955: 607-611.

LIN, Tsung-yi et STANLEY, C.C.

1962 *The Scope of Epidemiology in Psychiatry*, WHO Public Health Paper, nr 16, Genève.

MBITI, J.S.

1969 *African Religions and Philosophy*, London: Heinemann.

PINXTEN, Rik

1974 *The Primary Constitution of the Semiotic World in the Individual and its Destruction in Schizophrenics*, Paper presented at the I.A.S.S., Milano (texte dactylographié).

SCHUTZ, Alfred

1962 *Collected Papers*, I, The Problem of Social Reality, La Haye: Martinus Nijhoff.